

PROPOS du PRESIDENT

Chers Amis,

Je tiens à tous vous remercier de m'avoir élu à la présidence de la S.O.O., mais vous avez un président tout à fait étonné de se retrouver à ce poste, car il n'y a pas bien longtemps qu'Angers nous a déjà réunis, et surtout je ne me sentais ni l'envergure, ni l'ancienneté pour accepter cet honneur.

A la réflexion, pourtant, cela fait bien des années que j'ai commencé mes études de médecine dans cette ville qui ne comptait alors qu'une école de plein exercice ; la voie chirurgicale ne pouvait donc s'ouvrir que par le biais des concours parisiens ; la douceur angevine s'acclimatait encore difficilement à la rigueur de leur préparation et c'est ma première conférence qu'il m'a été le plus difficile de constituer puisque, même en recrutant sur les trois premières années, elle ne compta que six volontaires aux sous colles forcées.

Les années d'externat permettaient au futur chirurgien d'acquérir l'empreinte d'un éventail de spécialités médicales aussi complètes que possible, avant de s'immerger dans l'objet de sa vocation lors des années d'internat.

J'ai eu la chance de démarrer l'orthopédie sous la dure école du « no touch » intégral de J.Cauchoix dont la rigueur laissait parfois planer sur les staffs hebdomadaires une ambiance de panique mais imprégnait définitivement ses élèves de la sobriété et de la propreté du geste chirurgical.

L'ambiance de Garches était totalement différente avec une impression de camaraderie à tous les échelons de l'équipe soignante qui se sentait une grande liberté dans ses possibilités d'expression et de créations même si elles étaient étroitement contrôlées par le patron et son quadrige d'alors : Lagrange, Letournel, Lord et Roy Camille . Robert Judet considérait la chirurgie comme un compagnonnage ; il avait horreur des grandes leçons ex cathedra et répétait souvent que pour lui l'enseignement se faisait directement de bouche à oreille au lit du malade ou au bloc opératoire ; c'est d'ailleurs là qu'il excellait car sa réputation de dextérité et de rapidité n'avait rien d'usurpé, appuyée sur une connaissance absolue de l'anatomie.

Tour à tour, ses internes avaient le privilège de l'aider pendant plusieurs semaines à Jouvenet avec des tableaux opératoires qui ne comportaient jamais moins de huit malades, de tous horizons géographiques, et nous nous retrouvions tous, inconsciemment, avec un gestuel calqué sur celui du patron, induisant un gain appréciable de rapidité.

S'il était plein d'indulgence, presque paternel pour le jeune chirurgien s'accrochant à l'apprentissage de son métier, Robert Judet ne supportait pas, par contre, la paresse, la faute de raisonnement qu'il appelait « un péché contre l'esprit » et moins encore la maladresse...Combien de fois l'ai-je entendu dire que les progrès de l'anesthésie avaient donné à tous les maladroits le temps d'opérer !

Parallèlement à l'activité hospitalière, se déroulait la préparation des concours universitaires et l'incertitude que l'on a eue sur l'avenir du privé dans les années 1962 à 1966 m'ont poussé dans le bachotage de l'adjuvat puis du prosectorat ; là encore Robert Judet, qui avait déjà marqué son empreinte sur tout mon avenir chirurgical, s'est trouvé au bon moment dans le jury d'un concours pour lequel le provincial que j'étais ne se reconnaissait initialement aucune chance.

Tous ces concours avaient l'énorme intérêt de maintenir leurs candidats (nommés ou non) dans un rythme de travail dont la valeur formatrice était évidente, mais ils étaient marqués d'une tare réactionnaire : l'élitisme et leur disparition était inéluctable.

Avec les années 1970, le privé avait fait la preuve de son dynamisme et de sa survie ; le manque d'attrait pour le plein temps parisien et la libération d'une place angevine m'ont fait revenir dans ma ville natale où Mallet et Rey constituaient l'assise d'une orthopédie qui allait très largement s'étoffer les années suivantes ; je ne saurais trop les remercier de l'amitié qu'ils m'ont accordée et c'est tout naturellement avec eux que je me suis intégré dans notre **Société d'Orthopédie de l'Ouest**.

Son passé témoigne d'une réussite incontestable puisqu'il est habituel de lui donner la deuxième place après la S.O.F.C.O.T.

Ses fondateurs lui ont voulu une taille suffisante répartie sur le grand ouest pour disposer d'un vivier valable de chirurgiens pouvant fournir la matière de ses réunions mais en lui conservant des dimensions raisonnables, humaines, favorisant le dialogue et la spontanéité des discussions, excluant tout dogmatisme, évitant le grand nombre facteur d'anonymat, d'engorgement des échanges, de repli et de passivité de l'individu.

Ils ont souhaité la poursuite d'une symbiose entre le **public** où les grandes écoles ont le devoir de l'enseignement, la charge de travaux scientifiques et expérimentaux qui ne peuvent être menés que par des équipes structurées disposant de moyens suffisants ; et l'**orthopédiste privé** qui possède souvent une masse de dossiers

imposante mais ne peut compter que sur lui-même, avec une disponibilité de plus en plus restreinte pour un travail de recherche et de synthèse qui garde par contre la valeur importante de son homogénéité et de sa personnalité.

L'alternance des présidences entre le secteur hospitalo-universitaire et le privé avait aussi pour intention de rapprocher deux formes d'activité de la chirurgie alors qu'au fil des années on a bien l'impression de voir se creuser un sillon de clivage de plus en plus marqué, chacun se trouvant replié dans une filière d'autant plus fermée que l'astreinte est plus grande.

Cette division peut se trouver démultipliée encore par l'apparition d'hyper-spécialités tronçonnant l'orthopédie et même l'appareil locomoteur en autant de sociétés divergentes ; la S.O.O. a, au contraire, un rôle fédérateur en sollicitant les diverses orientations de ses membres dans des travaux que les Annales d'Orthopédie permettent de fixer et de diffuser ; leur premier numéro date de 1969 et vous avez pu constater leur constante progression en volume et en qualité.

Toujours disponible, à la recherche de la perfection dans la sélection et la publication des communications, notre ami Rey en est un artisan essentiel ; il constitue avec Olivier de Soria, dont l'organisation pointilleuse est rarement prise en défaut, un duo performant pour assurer la pérennité de notre Société.

Elle en aura besoin, car au risque de paraître pessimiste, je vois son avenir menacé par bien des nuages.

Il y a sept ans déjà, Poitrinal était tout à fait d'actualité lorsqu'il disait à cette tribune « Le vieux principe qui était notre « la santé n'a pas de prix », ne peut plus être un refuge pour nous médecins, car la santé a hélas un prix de plus en plus élevé ; d'autres choisiront pour nous les traitements à utiliser, nous imposeront une liste limitative des malades à guérir ou des malades à soigner. »

Nous approchons malheureusement de cette échéance et d'autant plus facilement que le pouvoir politico-économique, quel que soit son bord, n'a jamais bien accepté l'individualisme de la profession médicale, inconsciemment peut-être car il est obligé de lui abdiquer tout pouvoir de décision, lorsque l'enjeu concerne la vie humaine.

Nous avons beaucoup travaillé pour assurer la qualité de l'orthopédie française, nous devons lutter pour lui en conserver les moyens.

Les exposants qui semblaient se retrancher derrière des astreintes économiques pour boudier notre réunion, se sont finalement avérés fidèles à la Société d'Orthopédie de l'Ouest ; qu'ils en soient remerciés car, sans eux, elle serait obligée d'infléchir la route qu'elle a pu suivre jusqu'à maintenant.

Je tiens à remercier aussi toutes nos assistantes qui au secrétariat, constituent la cheville ouvrière de ces journées et tout particulièrement Mademoiselle Rivet qui m'avait promis de ne les abandonner qu'après ma présidence.

Merci enfin à vous tous qui êtes nombreux et constituez ainsi le meilleur démenti à mon pessimisme naturel.

Xavier HY